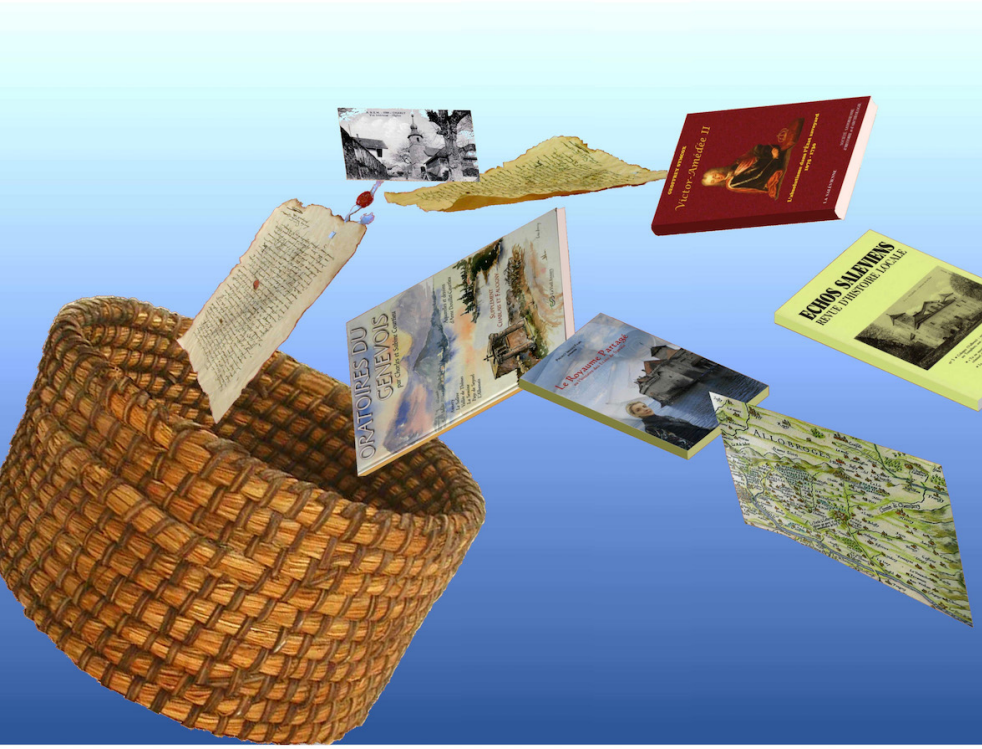


Le Benon

N° 112

Novembre 2021

LA SALEVIENNE

LE MOT DU PRÉSIDENT

Merci !

Merci à tous les généreux donateurs, qui à la suite de notre appel par l'intermédiaire de la Fondation du patrimoine, ont contribué à la restauration de la maison Guillot, lieu de notre future bibliothèque. Au 4 octobre, 60 % de la somme espérée est récoltée, soit 6 795 € qui par 35 donateurs, principalement des saléviens. L'appel sera lancé tout prochainement sur la commune d'Andilly. Nous espérons atteindre notre objectif. Vous pouvez suivre la collecte sur l'adresse : https : //www.fondation-patrimoine.org/les-projets/maison-du-patrimoine-et-de-lhistoire-dandilly. N'hésitez pas à faire suivre le lien aux personnes ou entreprises qui veulent aider notre association tout en bénéficiant d'une réduction d'impôts (dons déductibles) !

Merci à Pierre Cusin qui a mené de main de maître les deux parcours, celui des panneaux des églises et celui des graniteurs. Ces panneaux renforcent notre action envers le patrimoine.

Merci à ceux qui agissent au quotidien pour tous les efforts menés par notre association que ce soit pour la publication d'ouvrages : six depuis le début de l'année ou pour le travail considérable engagé pour la bibliothèque.

Votre président, Claude Mégevand.

ACTUALITÉS

Assemblée générale, exercice 2020

Malgré la situation sanitaire, plus de 40 personnes ont assisté à l'assemblée générale ce 8 octobre au camping « La Colombière » à Neydens. Si les réunions publiques ont été très limitées à cause de la Covid, trois conférences ont été tenues en 2020. Le Conseil d'administration a beaucoup travaillé notamment sur les publications, puisque six nouvelles publications ont vu le jour début 2021. Ce qui est un nouveau record au sein des sociétés savantes ! Quatre sur des contes en franco-provençal et occitan et la très érudite monographie de Matthieu de la Corbière sur « *Vivre à Chaumont au Moyen Âge* » co-éditée

avec Ke viva Chaumont, ainsi que les Échos saléviens.

Vue sur le château de Chaumont.
@Nathalie Debize.

Gérard Lepère a passé le flambeau pour les Échos saléviens à Pierre-François Schwarz.

Notre équipe de la bibliothèque a fait un travail remarquable. Outre le fait d'avoir fait entrer plus de 1 000 nouveaux ouvrages grâce à des généreux donateurs, elle a enregistré près de 3 000 nouvelles notices sur le CASSS, ce qui porte leur nombre à 13 000 dans notre bibliothèque. La Salévienne, parmi les 19 sociétés savantes, représente désormais 15 % des notices du CASSS.

Le nombre de nos adhérents reste stable, autour de 250. Leslie a présenté un exercice équilibré avec un léger excédent de 1 200 €. Les ventes ont certes baissé mais avec 600 livres vendus sur 2020, le chiffre des ventes est honorable au vu du contexte sanitaire. Le rapport d'activités et le rapport financier ont été adoptés. La refonte de notre site internet a mobilisé une équipe pilotée par Gérard Lepère.

Avant de passer aux élections des administrateurs, le président a rendu hommage à Gérard Place qui a été administrateur depuis l'origine de La Salévienne en 1984 et qui a exercé des fonctions de secrétaire et de trésorier. Il a rendu d'immenses services à notre association. Pour succéder à Gérard, l'assemblée générale a élu à l'unanimité Dominique Bouverat comme administrateur. Les administrateurs sortants ont été réélus.
Parmi les projets à venir, le président a évoqué les nouvelles éditions en cours de préparation :

- une monumentale histoire du Pays de Cruseilles par Dominique Bouverat (près de 900 pages)

- un livre de Jean-Baptiste Martin évoquant « 200 sabaudismes » c'est-à-dire ces mots bien savoyards que l'on croit parfois français du type « appondre, abader… »

Il reste encore des projets d'édition notamment sur l'institutrice Lucie Colliard pour lequel il faut trouver des financements.
Au niveau de la recherche, en vue de publication, les efforts devraient porter sur les croix de missions, avec deux parties : l'origine et le fonctionnement des croix de missions et l'étude typologique des croix. Un appel aux volontaires est lancé pour participer à la rédaction, sachant qu'une documentation importante est à disposition.

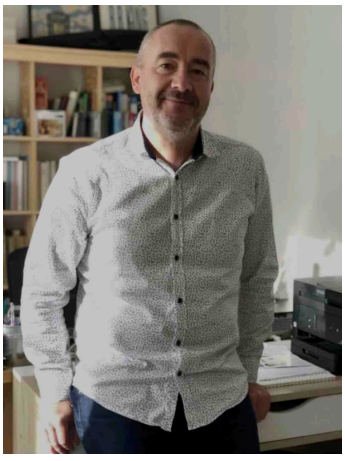
Un second projet à plus long terme est envisagé : il s'agit de contribuer à l'édition de la série « 1 000 ans d'histoire de Savoie ».
Le but est d'établir une chronologie pour chacune des communes d'un territoire d'une partie du Genevois.

Pour terminer, toute l'année 2022, nous allons suivre les travaux de la maison Guillot en espérant entrer dans nos nouveaux locaux le plus rapidement possible.

Claude Mégevand.

Zoom sur Dominique Bouverat, nouvel administrateur

Dominique est professeur d'histoire au lycée de Thonon. Grâce à sa thèse sur « *Les villes de Savoie aux XVIIe et XVIIIe siècle* », il est devenu docteur en histoire. Il est passionné depuis de nombreuses années par l'histoire de Savoie et surtout par l'histoire locale. Il en est devenu un des meilleurs spécialistes. La Salévienne le connait et le suit depuis longtemps. Il a écrit notamment les monographies d'Andilly, de Saint-



Dominique Bouverat dans son bureau.
Collection de Dominique Bouverat.

Blaise, de Sillingy et de Menthonnex-en-Bornes ainsi que de nombreux articles pour les congrès des sociétés savantes. En cours de publication, une monographie du pays de Cruseilles confiée à notre association, une autre sur Rumilly avec l'Académie Salèsienne et une monographie sur des communes du Chablais « *Destin croisé en Chablais* » (voir bulletin joint.) vont voir le jour.

Bienvenue à Dominique Bouverat !

Inauguration du parcours des graniteurs

Inauguration du parcours des graniteurs de gauche à droite : Christine Mégevand, maire de Saint-Blaise, Pierre Cusin, Cyril Pellevat, sénateur, Nadine Cusin, Vincent Humbert, maire d'Andilly, Virginie Duby-Muller, députée, Christelle Petex-Levet, députée. @Nathalie Debize.

Dimanche 26 septembre, sous une pluie battante, La Salévienne était bien représentée lors de cet événement. Il faut rappeler que notre association a édité dans le dernier numéro des Échos saléviens, un article sur le sujet, permettant de réaliser ce parcours balisé de dix kilomètres en 20 panonceaux sur le mont Sion avec le concours des communes d'Andilly, Présilly, Cernex et Saint Blaise.
Pour l'occasion, un cromlech (cercle de pierres dressées) a été aménagé sur la place de la crèche de Charly-d'Andilly où se trouve un des départs du parcours. Ce type de monument, tout comme les menhirs et dolmens, date de la préhistoire récente (il y a 4 à 6 000 ans) et correspond à des rites religieux et astronomiques. À Charly, la raison en est moins mystérieuse. Douze linteaux de granite taillés et abandonnés dans le bois du Rat en 1914, ont été assemblés pour honorer la mémoire des vaillants graniteurs, souvent transalpins, qui exploitèrent les blocs erratiques déposés par les glaciers alpins, il y a 35 000 ans sur le mont Sion. Par un clin d'œil de l'histoire, ce sont des maçons valdotains travaillant sur le chantier de la future auberge communale toute proche, qui ont érigé avec grand plaisir ce cromlech, heureusement bien plus modeste que celui de Stonehenge en Angleterre. Notez néanmoins que les quatre linteaux majeurs sont orientés selon les quatre points cardinaux. Verra-t-on dans l'avenir quelques cérémonies druidiques ?

Dans l'automne, l'artiste François Gevaux doit peindre sur la façade de la maison proche une fresque représentant un graniteur en action, sur le modèle de l'aquarelle réalisée par Sylvie Converses. Les élus et la population étaient donc conviés à cette manifestation, honorée par la présence de parlementaires, rarement habitués à inaugurer ce genre d'édifice.

Inauguration du parcours des graniteurs de gauche à droite : Virginie Duby-Muller, députée, Cyril Pellevat, sénateur, David Ratsimba, conseiller départemental, Christelle Petex-Levet, députée, Vincent Humbert, maire d'Andilly, Nicolas Duperret, maire de Présilly.
@Nathalie Debize.

Une vingtaine de courageux ont ensuite bravé les intempéries pour faire le parcours à pied jusqu'à Présilly et découvrir une partie des panonceaux. La halle couverte de ce village a permis un moment de convivialité et aussi de voir à l'œuvre M. Jean-Louis Lambert, tailleur de pierres qui partage sa passion pour son métier.

Pierre Cusin.

Jean-Louis Lambert au travail.
@Nathalie.Debize.

Le nouveau site internet de La Salévienne

Il est désormais possible d'acheter des ouvrages sur le site de La Salévienne, directement par carte bancaire !

Le site internet de La Salévienne (www.la-salevienne.org) se modernise peu à peu. Après plusieurs consultations de professionnels, c'est la proposition de Bertrand Hauser qui a été retenue. Depuis cet été, la boutique (vente d'ouvrages en ligne) accepte les cartes bancaires en ligne, les virements et pas uniquement les chèques envoyés par La Poste, comme c'était le cas jusqu'à présent.

Le 14 septembre, Leslie, notre trésorière, a adressé un e-mail de félicitations aux personnes qui ont œuvré pour cette réalisation. Principalement Amandine, Nadine, Martine, Nathalie, Dominique, Claude, Pierre-François, Ryck, Danielle et bien sûr Leslie.

« *Voici juste un mois et demi que les nouvelles pages sont en ligne, nous avons déjà 11 commandes pour près de 450 € ! Je trouve que c'est une très belle réussite et je remercie Gérard, Amandine et Bertrand car il est très facile d'utilisation ! Je vous remercie beaucoup ! Je remercie bien sûr Martine pour sa rapidité pour les envois car sans elle, rien ne serait possible... Et merci à celles et ceux qui ont œuvré pour ce beau travail d'équipe récompensé aujourd'hui. J'ai hâte de voir ce que cela donnera pour Noël ! »"*

Rappelons que ces changements ne concernent, pour l'instant, que la partie vente d'ouvrages et que bien sûr toutes les autres pages du site internet sont inchangées. D'autres développements du site sont à venir.

À noter que de nouvelles adresses e-mail de La Salévienne ont été créées :

contact@la-salevienne.org (président, organisation des conférences, publications…)

tresorerie@la-salevienne.org (trésorière)

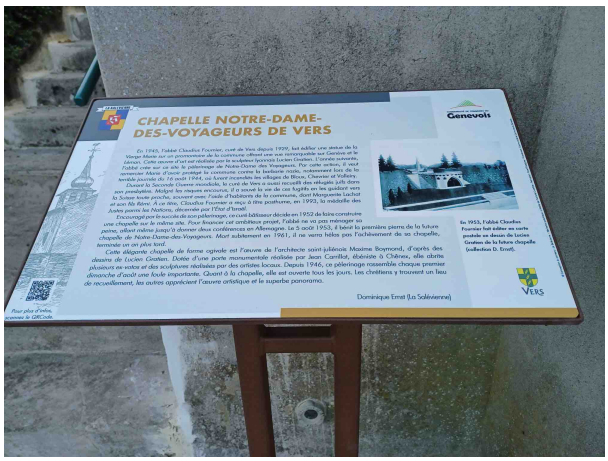
bibliotheque@la-salevienne.org (bibliothèque)

les-bornes@la-salevienne.org (section des Bornes et Benon)

Gérard Lepère.

Les panneaux des églises de la CCG

La Salévienne dispose d'un grand local technique pour entreposer tous ses ouvrages dans le Village d'Entreprises du Châble, appartenant à la CCG. Une convention d'utilisation a été signée avec son président Pierre Jean Crastes. Il a été également convenu qu'en échange d'une subvention correspondant au montant du loyer, La Salévienne s'engageait à fournir une prestation intellectuelle au profit du territoire. Celle-ci a consisté, dans un premier temps, en la réalisation de panonceaux de découverte des nombreuses églises ou chapelles des 17 communes de la CCG. Viry ayant déjà son parcours patrimonial et Saint-Julien ayant le projet de faire le sien, La Salévienne avait pour but de travailler sur les 15 autres communes totalisant 18 édifices religieux.



Exemple de panneaux installés.
@Pierre Cusin.

À noter des particularités :

- à Dingy en Vuache, l'église est devenue une maison d'habitation,

- à La Salette, Vers et Verrières : trois chapelles construites grâce à la volonté de personnages d'exception.

Une dizaine de bénévoles s'est attelée à la tâche de recherche de documentation et d'illustrations. Le choix de panonceaux de format réduit, destinés à un large public, a conduit les auteurs à faire preuve d'un esprit de synthèse proche du sacrifice expiatoire, le texte ne devant pas dépasser 2 000 caractères. Après moult allers-retours et corrections notamment sous le regard aiguisé de l'ami Gérard Lepère, la maquette graphique était réalisée par l'Atelier de Publicité de Cruseilles. La CCG et les communes destinataires du projet devaient se prononcer pour décider sur le choix du support, simple plaque murale ou pupitre. Après six mois de réflexion, le feu vert était donné au fabricant Excell Enseignes d'Annecy qui pouvait livrer lesdits panonceaux pour les journées du patrimoine de septembre. L'Office du tourisme des monts de Genève envisage d'éditer un dépliant pour communiquer sur ce nouveau parcours. Chacun peut aussi accéder aux visuels de tous les panonceaux grâce à un QR code renvoyant sur le site internet de notre association.

Installation des panneaux sur les communes.

La Salévienne a déjà commencé d'effeuiller d'autres pages d'histoire qui viendront se poser délicatement sur le terrain sous forme de discrets panonceaux de découverte : ainsi un parcours sur le thème de la frontière et un autre sur le patrimoine de Vulbens sont en bonne voie. Ceux qui souhaitent contribuer à ces nouveaux panneaux sont les bienvenus.

Pierre Cusin

Les Jeudis du patrimoine

Les Jeudis du patrimoine, organisés par « Mémoire et Patrimoine » de Saint-Julien reprennent leur activité à l'espace Jules Ferry à Saint-Julien en Genevois à 16 h 30.

18 novembre 2021 : Saint-Julien-en-Genevois, son histoire, son patrimoine.

16 décembre 2021 : Paul Tapponnier et assemblée générale.

Les ateliers de généalogie de Menthonnex-en-Bornes

Les prochains ateliers de généalogie organisés par le centre de généalogie de Savoie auront lieu à Menthonnex-en-Bornes, salle du conseil municipal à 14 h 00.

Le samedi 20 novembre 2021.
Le samedi 18 décembre 2021.

La visite aux flambeaux de Villy-le-Bouveret

Visite aux flambeaux de Villy-le-Bouveret.
@Morganne Ferreira.

Après une longue période de repos, notre section des Bornes a redémarré son activité avec une visite insolite de Villy-le-Bouveret co-organisée avec l'office du tourisme Alter-Alpa. Une trentaine d'adultes et une dizaine d'enfants m'ont suivie de la mairie jusqu'au Crêt à l'âne. Une longue marche dans la nuit et le froid a été ponctuée de nombreuses haltes pour commenter les éléments du patrimoine fort nombreux. Fernand Bouchet, l'ancien maire de Villy s'est pris au jeu et à rapporté des éléments importants. Les visiteurs ont plongé avec délice dans le passé de ce village du plateau des Bornes.

Nathalie Debize.

CARNET

Nouvel adhérent

CHAUTEMPS Bernard à Neydens

Bienvenue chez vous !

BIBLIOTHÈQUE

Dons

D'Amandine Cunin :

Un tsunami sur le Léman : Tauredunum, par Pierre-Yves Frei et Sandra Marongiu, 2020, 187 p.

Hellas & Roma 25, par association pour le rayonnement de l'art grec et romain (Genève). 2009, 110 p.

Les Alpes. Sélection du Reader's Digest dont « Le partage des Alpes ; Naissance d'une Confédération, par Denis de Rougemont, 1977, 307 p.

Le Christ-Roi du Mont-Blanc, par l'association dans l'temps, sans date, 12 p.

De Sébastien Chatillon :

La guerre des tunnels : histoire du tunnel routier sous le Mont-Blanc : 1946-1965, par Philippe Désailloud, 1965, 136 p.

Les Alpes, cœur de l'Europe : Les 50 plus beaux itinéraires routiers à la rencontre des hauts sommets, 1981, 240 p.

Le seigneur de la neige, par Max Liotier, 1970, 274 p. (histoire d'un guide de montagne).

De Dominique Bouverat :

Vieux villages, vieilles images : illustration du cadre et du mode de vie de « ceux de Saint-Gingolph, ceux du Brêt, ceux de Locum, ceux de Meillerie et ceux de Novel » entre le XVIIIe et le XXe siècle, par Pierre Duchoud, 351 p. 2013

De Ryck Huboux :

La fabuleuse envolée ! monuments chemin faisant, à la découverte des châteaux de Haute-Savoie, 2013, 47 p. (dont le château de Chaumont). À destination des instituteurs et des enfants.

Le génie de la France, par J.-B.-J. Champagnac. 1850, 383 p.

Lacs de Savoie : Découverte Pêche Randonnée, par S. Coupé et J.P. Martinot, 1987, 223 p.

Châteaux de Savoie, par Michèle Brocard, 1995, 328 p.

Morzine que d'histoire, par Philippe Mugnier, Plaquette de 23 p., 2021.

Minzier d'hier et d'aujourd'hui, par Bernard Baudet, 2003, 143 p.

Haute-Savoie sous la direction de Paul Guichonnet, 1990, 255 p.

Histoire imagée du Faucigny, par Michel Durand. 2000, 157 p.

Patouéi dè la valè doeu trëyin, par Li Charvanyou, 763 p.

Annecy au temps des orphéons et des fanfares (1792-1939), par Marie-Claude Rayssac, Annesci N° 52, 263 p.

Le Moyen Âge (987-1460), par George Duby, 1999, 510 p.

La France médiévale : romantisme et renouveau, par Jacques Tealdi, 1988, 317 p.

Châteaux forts de Suisse, par Werner Meyer et Édouard Widmer, 1978, 320 p.

De Marinette Pinget :

Musée d'art et d'histoire de Genève par Swiss Muséum, 2008, 128 p. (en anglais).

Collection d'art brut, Lausanne Muséum der Schweiz, 128 p., 2001, (en allemand).

Musée argonien des beaux-arts ; Aarau. Musées suisses, en français, 128 p., 2003.

Musées des beaux-arts, Soleure. 2005. 128 p. (en français).

Kunstmuseeum Winterthur, Musées suisses, 128 p., 2007 (en français).

Musée cantonal d'art de Lugano. Musées suisses. 1994, 128 p., (en français).

The Grisons Muséum of art. Chur. Swiss museum, 2000, 128 p. (en anglais).

De Claude Mégevand :

Sur mon arbre, par Hélène Soris, préface Léo Gantelet, poèmes.

De Pierre Chaffard :

Copie de Manuscrit de *« Citations et proverbes du monde ».*

De Juliette Châtel et du Centre de la Culture savoyarde :

Quand les Savoyards écrivent leur patois… : 70 textes et chansons en langue savoyarde, 1993, 101 p.

Échanges

Avec le service départemental d'archéologie :
Les Châteaux des Allinges, entre Savoie et Faucigny au Moyen Âge, 125 p.

Pourpoint, mantel et chaperon : se vêtir à la cour de Savoie (1300-1450), par Nadège Gauffre Fayolle, 112 p., 2015.

Les tours de Chignins: leur histoire, leur énigme, par Louis Freschi et Marc Tissot, Association des amis du Montmélian et ses environs, 2021, 216 p.

B*ulletin N° 106 Juin 2021, Association des amis du Montmélian et ses environs,* 32 p. À noter un article« *Savoyard et Bourguignon* » sur le royaume de Bourgogne et un autre sur les anglais à Montmélian et en Savoie.

Aix-les-Bains, l'impériale, de la société d'Art et d'histoire d'Aix-les-Bains, N° 106, Juin 2021.

Le territoire et son organisation dans les États de Savoie, Actes du 47e congrès des Sociétés Savantes de Savoie des 28-29 septembre 2018.

Mémoire de l'Académie du Faucigny, nouvelle série, n° 9, 301 p., 2021.

Tapuscrit :

Les flux migratoires en Savoie et Haute-Savoie, 1860-2015. Rapport de recherche pour le Musée savoisien, par Olivier Chavanon et Jacques Barou. 2018, 484 p.

CARNET D'HISTOIRE

Alphonse Laverrière

Très connu en Suisse et tout particulièrement à Lausanne où il s'est installé, Alphonse Laverrière a réalisé un certain nombre de bâtiments remarquables et pourtant, il reste quasiment inconnu en Haute-Savoie où une partie de son œuvre a été construite… puis détruite.

Alphonse est né à Carouge le 16 mai 1872 d'une famille catholique. Son père, Pierre, est tonnelier au 13 rue du Pont Neuf à Carouge. Il est né à Saint-Blaise (Haute-Savoie) le 3 novembre 1834. Il a épousé Caroline Jeannette Daccaty, originaire de Viry le 7 mars 1865 à Genève[1]. Alphonse est

[1] Remerciement à Olivier Chamot qui a retrouvé son état civil et celui de ses parents et grands-parents.

leur deuxième fils. Son frère aîné, Jean, reprendra l'entreprise de tonnellerie de son père en 1902. Alphonse épousera Adèle Jeannette Lithauer.

Alphonse Laverrière.
Photographie extraite de l'article Wikipédia qui lui est dédié.

Selon les auteurs du livre qui lui est consacré[2], le jeune Alphonse ne paraît pas très doué d'après les premiers dessins retrouvés. Il s'inscrit au cours de l'école municipale des Beaux-Arts de Genève de 1887 à 1890 ; à l'âge de 18 ans, il est accepté dans la classe d'Henry Sylvestre, professeur de l'école d'architecture et d'ornement. Ses progrès sont notoires. En 1892-1893, il fait son service militaire en Haute-Savoie[3]. Ensuite, on le retrouve à l'école des Beaux-Arts de Paris. Il reste dans la capitale française une dizaine d'années.

En 1901, il crée un atelier d'architecture à Lausanne avec son compère Eugène Monod. Leur collaboration durera jusqu'en 1915. Parmi ses premiers travaux, il fait construire le pont Chauderon-Montbenon à Lausanne en 1901 où il a gagné le premier prix.

En 1903-1904, il réalise plusieurs villas dont celle de Jérémie Girod à Beaumont, par la suite il réalise le bâtiment de la bourse de Bâle, un collège, une station de funiculaire…

Maison Girod à Beaumont.
Collection Claude Mégevand.

En 1912, il reçoit la Médaille d'or d'architecture aux Jeux Olympiques de Stockholm avec son compère Eugène Monod.

De 1929 à 1942, il est professeur à l'École polytechnique de Zurich.

De 1907 à 1909, il réalise pour M. Rau, l'usine de la bonneterie du Câble qui deviendra plus tard l'Alsacienne d'Aluminium, dont le bâtiment a été détruit dans les années 2010. La bonneterie se trouvait initialement dans les actuels bâtiments de la mairie du Câble de Beaumont. La fabrique était conçue pour employer 170 ouvrières, répartissant leur force de travail entre machines à coudre, machines à tricoter et travaux de repassage. L'équipement social comprend un réfectoire de 50 places et des postes de douche. Les soubassements de l'usine étaient en pierre du Salève. Elle a été construite par Léon Tapponnier en 1880. Elle est reprise en 1886 par son contremaître, Mr Rau. Elle occupait alors de 70 à 80 ouvrières dont plusieurs venaient de Suisse.

Après la construction du nouveau bâtiment, l'ancienne fabrique sert de dortoir pour le personnel dont des ouvrières italiennes venues pendant la guerre de 1914-1918. La bonneterie changea encore deux fois de propriétaires, Charles Chenevard pendant la Grande Guerre puis la S.A Buhl Bonneterie en 1930. En 1934-1936, l'usine est transférée en Alsace. Par ironie de l'histoire c'est une usine de Sélestat en Alsace, l'Alsacienne d'Aluminium, qui reprend les bâtiments laissés vacants par la bonneterie

[2] Alphonse Laverriere 1872- 1954, parcours dans les archives d'un architecte, sous la direction de Pierre Frey. 1999, 276 p. La plupart des informations proviennent de cet ouvrage.

[3] Il semble avoir pris la nationalité suisse plus tardivement.

en 1939 ainsi que les bâtiments de la mairie actuelle[4].

Société Alsacienne d'Aluminium.
Collection Claude Mégevand.

De 1908 à 1917, Alphonse gagne et bâtit avec ses associés, le concours du monument international de la réformation à Genève qui reste une des ses œuvres les plus célèbres. La liste des réalisations serait trop longue à décrire.

Parmi ses œuvres les plus remarquables, notons la gare de Lausanne (1908-1916) , le cimetière du Bois-de-Vaux (commencé en 1919) , la tour Bel Air Métropole à Lausanne, le Tribunal fédéral de Lausanne, des magasins, etc. Parmi ces derniers, il aménage les magasins de chemiserie de luxe de son neveu Ernest Jacquet à Genève (1916), Zurich (1917) et Berlin (1927). En 1920, il construit la maison de Ernest Jacquet à Beaumont au lieu dit « les Pharnages », actuellement menacée par un lotissement. Reste à savoir comment la famille Jacquet est venue s'installer à Beaumont. Peut-être une relation de la famille Girod ?

Parmi les projets en Haute-Savoie, notons la transformation d'une ferme en fromagerie à Beaumont pour la famille Girod en 1922. En 1937 il réalise à Pomier (commune de Présilly) la villa actuellement habitée par la famille de Claude Girod à côté de la Chartreuse. En 1939, il imagine et suit la construction de garages et habitations à Saint-Julien-en-Genevois, ce qui semble être la villa Tapponnier qui a été détruite fin 2012 (cf. http://la-salevienne.org/CPA-max.php?Indcart=952).

Les projets savoyards à Beaumont et Saint-Julien d'Alphonse Laverrière sont liés de façon certaine à une relation continue avec la famille Girod des fromageries éponymes.

L'usine du Câble et la villa Tapponnier ont disparu, la maison Jacquet est menacée. L'œuvre savoyarde d'Alphonse Laverrière mériterait l'attention des communes et du CAUE et certainement une protection particulière dans les PLU, voire un classement. Alphonse Laverrière décède le 11 mars 1954 à Lausanne. Il sera inhumé dans le cimetière du bois-de-Vaux qu'il a lui-même conçu.

Claude Mégevand.

Wilfred Bury, un Anglais de Monnetier-Mornex, poilu canadien

Parmi les vingt *poilus,* enfants du pays, décédés au cours de la Première Guerre mondiale et dont les patronymes ont été gravés par ordre alphabétique sur le monument aux morts de Mornex, commune haut savoyarde de Monnetier-Mornex, il en existe un, au bas de cette liste, qui a attiré notre curiosité : c'est celui de Wilfred Bury.

Monument aux morts de Mornex avec le nom de « Bury Wilfred » ajouté en bas.

On ne trouve aucune trace du soldat Bury, tant dans les archives militaires françaises que dans les archives civiles. Dans quelle arme ou armée a-t-il servi ? Où est-il décédé et dans quelles circonstances ?

Bury, un nom sur le registre de l'état civil de Monnetier-Mornex

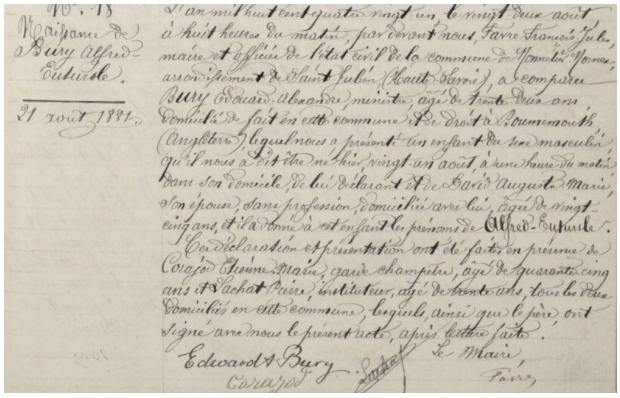
Une seule certitude, son nom figure enregistré sous le n° 18 dans le registre de l'état civil de la commune de Monnetier-Mornex.
Le 21 août 1881, Edward, Alexandre Bury père « *… domicilié de fait dans la commune et de droit à Portsmouth (Angleterre)…* » déclare devant François, Jules Favre, maire de la commune et officier d'état civil, « *la naissance à Mornex …d'un enfant de sexe masculin, né ce jour à huit heures*

[4] Remerciement à Jean-Louis Sartre qui nous a communiqué les informations sur l'histoire de la bonneterie.

du matin, prénommé Alfred, Entursle… ». Si l'on s'en tient au seul état civil français de son lieu de naissance, le jeune Bury possède le prénom francisé d'Alfred. Alfred correspond à Wilfred en anglais. Selon l'universitaire britannique Chris Pool, un secrétaire de mairie ne possédant pas la langue anglaise a pu confondre Alfred et Wilfred, prénoms qui ont la même prononciation. Par la suite, dans toutes les archives anglo-saxonnes compulsées, nous trouvons l'intéressé connu sous le nom de Wilfred, Entwistle ou Entwisle Bury.

Les Bury, une famille nombreuse et de voyageurs

Bury père est né en 1850 en Grande-Bretagne, il s'est marié le 23 septembre 1874 au consulat britannique de Genève avec Augusta, Maria David également de nationalité britannique. Il



Extrait du registre des naissances de Monnetier-Mornex (ADHS).

occupe la fonction de pasteur à l'église anglicane (*Church of England*) de Genève et demeure avec sa famille dans le village frontalier français de Mornex (commune de Monnetier-Mornex). Son épouse Augusta, née en 1856, est aussi la fille d'un pasteur anglican, Pierre, François David. Elle décède en couches le 13 octobre 1884 en Afrique du Sud dans la province Western Cape.
Edward décèdera en Grande-Bretagne à l'âge de 46 ans (1896).

Wilfred Bury est le cinquième d'une famille de sept enfants (cinq filles et deux garçons). Les sœurs et le frère de Wilfred : Marguerite, Maud, Lucy, née en 1875, Bertram, Edmond, né en 1876, lequel devient Canadien après son émigration, Grace née en 1878, Élizabeth née en 1879, laquelle devient Canadienne après son émigration, Violet née en 1883, Édith, Augusta née le 10 octobre 1884 en Afrique du Sud.
En 1882, une partie des enfants de la « tribu » Bury a été confiée à la sœur d'Edward : Rosamonde, Édith Bury, épouse du pasteur William Warner. Tous demeurent à New Ferry, (comté de Cheshire, Grande-Bretagne) où, en 1891, Edward alors veuf, les a rejoints pour exercer ses fonctions de pasteur. Il semblerait que cette famille était aisée puisque Rosamonde employait, pour garder les enfants, une gouvernante et plusieurs gens de maison.

Wilfred Bury au Canada

Après 1884, il semblerait que le jeune Wilfred parte de la région genevoise, pour gagner la Grande-Bretagne, pays de sa famille.
En 1901, Wilfred Bury est étudiant pour trois années, au Keble College de l'université d'Oxford et il appartient au Corps des Volontaires Militaires de ce collège. Quelques années plus tard, il émigre au Canada. Il est à noter qu'avant la Première Guerre mondiale *…le Royaume Uni demeure le pays d'émigration le plus représenté* [au Canada] avec*… 1 250 000 immigrants entre 1901 et 1911.*
En 1911, Wilfred exploite une propriété agricole à Vermillion, dans le comté de Vermillion-River, province canadienne de l'Alberta. Déjà à cette époque, le frère de Wilfred est installé dans cette région de l'Alberta et leur sœur Élizabeth les a rejoints au Canada.

Curieusement, sur les pièces des archives canadiennes, l'état civil de Wilfred indique une date et un lieu de naissance différents de celui de Monnetier-Mornex en France. On y lit « *Wilfred, Entwistle Bury, né le 21 août 1884 à Genève (Suisse) nationalité d'origine britannique. »*
On peut penser que le préposé aux écritures canadiennes ou britanniques a commis une erreur de trois années dans la transcription de la date de naissance de l'intéressé. En ce qui concerne le lieu de naissance, Genève au lieu de Monnetier-Mornex, on peut soupçonner que le père de Wilfred a trouvé qu'il était plus flatteur pour son fils d'être né en Suisse, dans une ville internationale et protestante que dans un petit village campagnard savoyard catholique.
Au Canada, Wilfred entretient des relations familiales suivies avec son frère Bertram et avec sa sœur Élizabeth. Durant toute la guerre, lorsqu'il est en France, il ne cesse de correspondre avec cette sœur qu'il appelle affectueusement Fatty.

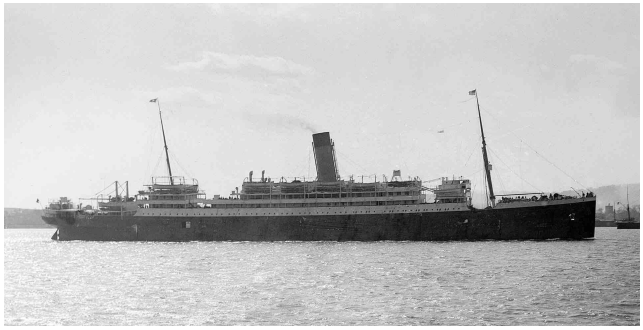
Wilfred Bury et le Corps Expéditionnaire canadien

Aées en Grande-Bretagne pour suivre un complément de formation militaire. Le 22 septembre 1915, elles arrivent en France et gagnent le camp britannique d'Étaples dans le u

début de la Première Guerre mondiale, la conscription n'est pas obligatoire au Canada. Le corps expéditionnaire fait appel aux volontaires, composé à 70 % d'émigrants venant en majorité de Grande-Bretagne. En 1915, le Canada envisage de recruter 150 000 hommes pour ses théâtres d'opérations extérieurs mais le volontariat baisse rapidement et il est nécessaire de promulguer, durant l'été 1917, une loi imposant le service militaire. Le 2 janvier 1915, âgé de 34 ans ou de 31 ans, selon l'état civil choisi, Bury s'engage dans l'armée canadienne pour la durée de la guerre. Dans une lettre (21.01.1915) à sa sœur Elizabeth, il annonce son mariage et précise qu'il est en permission et qu'il pense rester au Canada pour encore au moins un mois.

Bury Wilfred dit Bill et sa jeune épouse Sarah Lord dite Sadie quelque temps après son engagement dans l'armée canadienne. 5 janvier 1915.

Il épouse le 22 janvier 1915 à Edmonton, (Alberta, Canada), Sarah, Kay, Lord née en 1888 à Halifax (Yorkshire, Grande-Bretagne). Elle décédera le 6 juin 1952 à Colwyn Bay (Pays de Galles, Grande-Bretagne). Durant le printemps 1915, le simple soldat (*Private*) Bury, matricule 108126, suit sur le territoire canadien une formation militaire dans l'infanterie. À l'issue de son instruction il est affecté au *1st Canadian Mounted Rifles Battalion* (*1st Battalion C.M. R's*). Le 12 juin 1915, il embarque à Montréal avec les troupes du Corps expéditionnaire canadien (C.E.C) à bord du paquebot britannique *Megantic*.
Le 21 juin 1915, les troupes sont débarquPas-de-Calais. Durant la fin de l'année 1915 et le début 1916, il parfait son instruction militaire



Le paquebot britannique Megantic.

lors de manœuvres en France. L'hiver 1916 et les deux premiers mois du printemps sont particulièrement froids puisqu' on enregistre dans l'est du pays des températures allant de -27 °C à -17 °C. Dans une lettre à sœur Élizabeth du 11 mars 1916, il écrit :
« …je suis en France, le temps est très mauvais… Je suis cantonné dans une grange sans feu pour se faire sécher… Je plains les pauvres soldats qui sont à Verdun… »

Les Canadiens sur le front de Belgique

Entre le 2 juin et le 14 juin 1916, trois divisions de la 2e armée britannique dont la 3e division canadienne résistent à l'assaut de trois divisions de la IVe armée allemande dans le saillant d'Ypres (Belgique). Ces combats porteront le nom de bataille du mont Sorrel ou de la cote 62.
Dès le 2 juin au matin, la division canadienne qui tient les hauteurs du mont Sorrel est la cible d'un violent bombardement ennemi. Après un puissant assaut, l'infanterie allemande s'empare du mont Sorrel et des deux collines avoisinantes (cote 61 et 62). Le 3 juin 1916, une contre-attaque lancée par les Canadiens échoue. Il faut attendre le 13 juin pour que la presque totalité du terrain perdu soit repris par les alliés. L'objectif allemand était de s'emparer des postes d'observation tenus par les Canadiens, à l'est d'Ypres et de fixer le maximum de troupes anglaises dans la région afin d'éviter leurs transferts sur le front français de la Somme. C'est durant cette attaque du 3 juin 1916 que Bury est blessé par balle à la main droite. Son unité se trouve au centre de l'action près de la cote 62. Le 10 juin 1916, à la suite de sa blessure, il est transféré dans divers hôpitaux militaires (hôpital de campagne n° 3 de Boulogne-sur-Mer puis au *Canadia Osp* n° 1 de Boulogne-sur-Mer) pour y être soigné et suivre une rééducation. Les médecins militaires diagnostiquent des problèmes au radius droit et aux tendons du même bras. À la mi-juillet, il rejoint Le Havre (Étretat) afin d'y poursuivre sa convalescence. Le 24 août 1916, il rejoint son

unité. En septembre, il bénéficie d'un mois de permission à Southampton (Grande-Bretagne).

Les Canadiens sur le front de la Somme (France)

À la suite des pertes importantes que subit une partie de l'armée britannique qui se bat depuis le 1er juillet 1916 dans la Somme, le corps expéditionnaire canadien, stationné en Belgique, est envoyé en renfort dans le sud de la vallée de la Somme. Dès le mois de septembre 1916, les 1re, 2e et 3e divisions canadiennes d'infanterie (le soldat Bury appartient à cette dernière) sont déployées dans les secteurs de Flers-Courcelette (15 au 22 septembre 1916), Thiepval (25 au 28 septembre 1916) et de la Crête d'Ancre (1er octobre au 11 novembre 1916) où se déroulent de violents combats. Le 20 octobre 1916 semble être le jour où le soldat Bury est blessé au poignet gauche par un éclat d'obus, lors des combats sur des hauteurs de l'Ancre (crête d'Ancre). Quelques jours plus tard, il est transféré à l'hôpital militaire de Southwark (East Dulwich – Londres). Le 13 novembre 1916, Bury est toujours à l'hôpital. Il écrit à sa sœur Élizabeth :
« … Je suis toujours à l'hôpital… ça va presque, mais mes doigts posent toujours des problèmes… »
Durant le printemps 1917, il suit une rééducation à Folkestone, Epson puis à Hasting. Le 31 mai 1917, il rejoint le service actif et le 1er juin 1917 son unité en France. Le 23 septembre 1917, on le trouve une nouvelle fois sur le front des Flandres belges.

Le dernier combat du soldat Bury à la bataille de Passchendaele

Entre le 31 juillet 1917 et le 10 novembre 1917, se déroule en Belgique la bataille de Passchendaele ou troisième bataille d'Ypres. Suite à leur brillante victoire de la crête de Vimy (près de Lens, Pas-de-Calais, avril 1917) 100 000 Canadiens sont redéployés, début octobre 1917, dans le sud de la Belgique à l'est du saillant d'Ypres afin de relever des troupes australiennes et néo-zélandaises exsangues. Ils reçoivent la mission de prendre la crête et le village de Passchendaele, déjà entièrement rasé. Les Canadiens affrontent une nouvelle fois les armées allemandes dans les environs d'Ypres. Cette grande bataille se déroule dans des conditions météorologiques terribles (boue, pluie).
Elle comprend une série d'offensives, toutes plus sanglantes les unes que les autres : le 31 juillet 1917, le 16 août 1917, le 20 septembre 1917 et le 6 novembre1917. L'offensive du début novembre 1917 conduit les Canadiens sur les hauteurs dominant Ypres et aux abords des ruines du village de Passchendaele au prix de lourdes pertes.

Passchendaele, champ de bataille. Artilleurs australiens traversant un caillebotis au bois du château de Hooge, 29 octobre 1917. Photo de Frank Hurley.

« Passchendaele sera pour toujours au premier rang des batailles les plus gigantesques, les plus sanglantes et les plus inutiles de l'histoire » David Lloyd George, Premier ministre britannique.
Le 28 octobre 1917, le soldat Bury blessé est décoré pour sa brillante conduite durant les assauts menés dans les hauteurs dominant Ypres. Déjà à cette date, il semblerait qu'il soit gravement blessé au genou, à la tête, à l'abdomen et soigné sur le terrain dans les postes de secours du régiment. Le 14 novembre 1917, il est amputé du bras droit à l'hôpital de campagne de la division. Le 15 novembre 1917, il décède dans cet hôpital, semble-t-il, des suites de son intervention chirurgicale.
Durant cette bataille les britanniques perdent environ 275 000 hommes dont 16 000 Canadiens (4 000 tués et 12 000 blessés).
La dépouille du soldat Bury est déposée avec des milliers d'autres au *Lijssenthoeck Military Cemetery* près de la ville de Poperinge (Belgique) non loin de la frontière française. Ce cimetière militaire regroupe 9 901 sépultures de soldats du Commonwealth dont 7 366 Britanniques, 1 058 Canadiens ainsi que d'autres pays alliés et des tombes allemandes. Durant la guerre, le village de Lijssenthoeck, en retrait de la ligne de front, a été un centre de triage et d'évacuation des blessés et des malades.

L'inscription du « poilu » Bury sur le monument aux morts de Mornex

Durant la Première Guerre mondiale, la République française a voulu marquer la reconnaissance de la nation à tous ceux qui ont donné leur vie pour le pays. Par la loi du 2 juillet 1915, la mention de Mort pour la France est

imposée en marge de l'acte de décès du défunt. Après la Grande Guerre (1919/1920), devant la multiplication des constructions de monuments aux morts (35 000 entre 1920 et 1925) dans chaque commune de France, le gouvernement promulgue la loi du 25 octobre 1919 destinée à la « *… commémoration et à la glorification des morts pour la France au cours de la Grande Guerre…* ». Elle n'impose pas d'obligation légale pour l'érection d'un tel monument, par contre, elle incite à sa construction par le versement de subventions étatiques, subventions qui seront d'ailleurs supprimées en 1925. Juridiquement, ces édifices sont des biens communaux laissés sous la responsabilité des municipalités. À la suite de l'hécatombe survenue lors de cette guerre, les survivants de la commune de Monnetier-Mornex ont voulu honorer leurs morts par la construction, dans la commune de Monnetier-Mornex, de deux monuments aux morts : l'un à Monnetier (haut du village) et l'autre à Mornex (bas du village).

Celui de Mornex sur lequel, plus tard, sera inscrit le nom de Wilfred Bury a été inauguré le dimanche 14 août 1921, par Alfred Jacquet président du comité du monument en présence du maire Jacques Dejean, du sénateur Goy et du vice-amiral Louis Charlier résidant sur la commune.

À la fin des années vingt, une certaine madame Bardin et qui serait une des sœurs de Wilfred et demeurait à Genève a sollicité Alfred Jacquet, président de l'Amicale des anciens combattants de Monnetier-Mornex, afin qu'il intervienne auprès des membres de l'Amicale pour que le patronyme de son frère Wilfred Bury soit gravé avec les autres soldats morts pour la France sur le monument aux morts de Mornex. Cette personne fait don de 400 francs à l'association et 300 francs afin qu'ils soient affectés à l'entretien du dit monument et au paiement des frais de gravure du nom de son frère.

Lors d'une assemblée de l'Amicale des anciens combattants qui se tient à la mairie de Monnetier-Mornex, le 16 octobre 1932, le président Jacquet intervient pour remercier la donatrice.

Extrait du compte rendu de la presse combattante :

« … il [le président] *remercie également Mme Bardin de Genève, pour la générosité dont elle a fait preuve à l'égard de l'Amicale qu'elle avait priée en la personne du président de vouloir bien inscrire le nom de son frère Bury Wilfrid (sic), sammie de l'armée anglaise, né à Mornex et tué à Poperinghe (Belgique) [sic], nom qui figure aujourd'hui sur le monument aux morts de Mornex… »*

Madame Bardin n'a pu être identifiée. Il est probable qu'elle a épousé un ressortissant helvétique vivant à Genève ou un Français domicilié dans la région genevoise. Le couple Bardin semble avoir eu des contacts fréquents et privilégiés avec certains habitants de Mornex. Leur proximité avec le maire, la municipalité et les anciens combattants de Monnetier-Mornex a permis d'obtenir une faveur afin que le nom d'un soldat, non français, Wilfred Bury, soit inscrit sur le monument communal des morts pour la France.

Actuellement, un tel cas ne pourrait se produire, la loi du 28 février 2012 impose que le postulant à cet honneur suprême doit réunir les deux conditions suivantes :

- la mention « *Mort pour la France* » doit être portée obligatoirement sur son acte de décès,
- il doit être natif de la commune en question ou y avoir détenu son dernier domicile connu.

À chaque cérémonie du 11 novembre, lorsque l'appel des Morts pour la France est fait, le nom du soldat canadien mort dans les Flandres belges, Wilfred Bury, est cité avec tous les autres poilus français.

Sources :

-Archives départementales de la Haute-Savoie,
-Bibliothèque et archives du Canada,
-*Canadian War Museum*, musée canadien de la guerre,
-*Libarian, Military-History Research Center Ottava-Ontario*,
-Vimy, bibliothèque *War Museum*.

Mes remerciements vont à :

Monsieur Sébastien Chatillon, président de l'association Mémoire Militaire Alpine,
-Madame Danielle Decrouez, présidente des Amis de la Grande Maison de Contamines-sur-Arve,
-Monsieur Vincent Lafond, bibliothécaire du Centre de recherche sur l'histoire militaire du Canada, Ottawa,
-Madame Nancy Lauzière, technicienne des archives et des dossiers de la Société au musée canadien de la guerre, Ottawa,
-Madame Chris Pool, universitaire en Grande-Bretagne.

Yves Domange.

Une interview de Jean Rosay de Dingy-en-Vuache, par Philippe Duret en 2013

Comment être objectif lorsque l'on parle d'un ami ? Jean Rosay, mort le 3 février 2013 dans sa 94e année, fut un compagnon de route de La Salévienne.
Sa mère originaire de La Joux, travailla longtemps à Paris et ne parlait pas le patois tout en le comprenant. Par contre son père né en 1883 le pratiquait. C'est dommage que les instituteurs aient éradiqué le patois, disait Jean, certaines expressions sont intraduisibles ou alors il faut davantage de mots. Lui-même contait des anecdotes en patois, mais ne l'utilisait pas pour converser.

La guerre

En 1938, il travaille à la ferme Benoit de Faramaz pour remplacer les fils de la maison. En 1939, à vingt ans, il est mobilisé, mais ne part pas tout de suite. Il séjourne dans un camp pour devenir sous-officier. Après l'effondrement de 1940, il est intégré dans l'armée d'Armistice. Il va en Haute-Loire, puis sur la ligne de démarcation aux alentours de Moulins et de Montluçon. Parfois il se rend à Vichy et en novembre 1941, il assiste dans la cathédrale à la sépulture du général Huntziger. Il est présent au premier anniversaire des anciens combattants. Deux années de suite, il fait six mois de ski au Mont d'Or. On était tous mélangés, quelles que soient nos origines sociales, disait-il. Nous n'avions pas de sous. L'un était journaliste, un autre est plus tard devenu préfet de Bourg puis patron d'une banque. Il appréciait cette diversité sociale.
Libéré en 1942, il va à l'hôpital de Vichy pour une pleurésie puis revient chez lui au début 1943. Il se lie avec l'instituteur Boitard, résistant.
Il évoquait souvent les règlements de compte de 1944. On qualifiait facilement les gens alors qu'il aurait fallu se taire. Par exemple, il parlait de l'affaire Berthocchi, de Raclaz. Ces époux furent assassinés par des résistants AS dirigés localement par Laydevant. Un vrai monstre, s'indignait Jean. Quand l'homme a un fusil entre les mains, il devient capable de tout. Ruche, le grand patron de l'AS, fit passer en Suisse les filles Berthocchi, mais au retour quatre résistants furent pris. Torturé, un des leurs parla et les Allemands débarquèrent à Savigny pour interroger la population, savoir qui donnait des tickets de nourriture aux résistants, etc. Un homme se cacha sous un pont.
Quant au fils Nouvel, du Berthet (Valleiry), Jean disait qu'il aurait été tué par la Résistance parce qu'il ne voulait pas en faire partie et parce qu'il se moquait des douaniers.
Ce Laydevand voulait tuer André Vuichard qu'il avait pris en grippe. Un jour qu'il traversait Raclaz en voiture, comme il était saoul, il heurta la maison Tissot. André Vuichard, qui passait là remorqua la voiture vers un coin discret et lui évita de tomber aux mains des nazis.
À Bellegarde, une femme fut tondue devant l'Hôtel de Ville. Elle toisait le public qui ricanait. Boitard et Floquet essayaient de faire taire les gens : vous vous donnez des galons de résistants avec ça. Ils ont pris des risques.
En janvier 1945, Jean reçoit un ordre de rappel et repart à Lyon. Mais il « *en a marre* » et téléphone au bataillon. Il prend un engagement de trois mois et se retrouve en Haute-Maurienne, vers le mont Froid. Des combats rudes s'y déroulent en avril. Après la guerre, dans les réunions d'anciens combattants, il rencontrera un Allemand qui était en face en 1945 et ils échangèrent leurs souvenirs. Jean n'avait jamais compris pourquoi les Allemands devançaient leurs mouvements ; son interlocuteur lui avoua qu'ils avaient trouvé sous la neige le fil téléphonique des Français, qu'ils avaient fait un branchement et qu'ainsi ils gardaient une longueur d'avance. Lors d'une autre réunion, un Allemand raconta comment son régiment était venu à pied de l'Elbrouz (Caucase) jusqu'en Maurienne !
« *J'ai été libéré en septembre 1945 au moment où les troupes auraient dû aller en Autriche »,* disait Jean.
Il aimait parler de ces sujets avec Louis Vuichard, de Savigny. On se raconte toujours les mêmes choses, comme les petits vieux. Il trouvait que l'histoire de 39-45 resterait incomplète tant qu'il manquerait le témoignage des anciens pétainistes.
Peut-on le classer comme un chrétien-démocrate indépendant ? En tous cas, il admirait Edmond Michelet (1899-1970), catholique, résistant, déporté, député et ministre MRP, puis sénateur gaulliste, etc.

L'arrivée à la mairie de Dingy

Jean occupa la fonction de maire de 1947 à 1983. « Il fallait préparer le budget, et puis pour moi c'était de l'hébreu, je n'avais jamais

fréquenté ces choses-là. Je n'avais voté qu'une fois de ma vie. Alors bon, j'ai pris le taureau par les cornes, on n'a pas le choix. »
« J'ai eu la chance d'avoir le secrétaire de mairie de Vulbens qui s'appelait Reyrolles et qui m'a dit : « Oh, il faut venir là et puis on s'expliquera ». Reyrolles, je le connaissais bien, on avait des rapports d'amitié, quoi.
Il me dit : « *tu viens avec moi et je vais t'expliquer çà* ». Alors il m'a expliqué rapidement le…
Et puis il me dit « maintenant tu iras voir le sous-préfet pour voir ce qu'il en dit ».
Là-bas, ce n'est pas le sous-préfet qui m'a reçu, c'est son chef de cabinet. Pratiquement, il m'avait voté mon budget avant que le conseil l'entérine. Si bien que c'était déjà une sacrée épine ôtée du pied.
Du coup parce que j'étais coincé, et bien il m'a fallu piocher la question. Alors j'ai fait une étude très sérieuse du budget. Par la suite j'ai fait plusieurs fois, pas des conférences, mais des...il y avait un groupe d'élus qui essayait de vulgariser la question. J'ai été à Annecy, j'ai été à La Roche. »

Bloux

Il fallut s'occuper de la reconstruction du hameau de Bloux, brûlé en 1944. C'était pas mal de paperasserie. On était en bas de la pile de dossiers. Je suis allé voir le frère d'un instituteur qui était à Raclaz : il a fait remonter le dossier dans la pile. On était souvent dans les bureaux à Annecy.
Il faut dire qu'à Bloux l'État a pris en charge la réfection de l'eau, de l'électricité. Cela nous a soulagé un petit peu du point de vue financier.

Une commune pauvre

Pendant les deux premières années, on touchait l'indemnité zonienne. En 1919, la France avait unilatéralement cassé la zone : elle allait jusqu'aux Usses. Et puis voilà que la Suisse a porté plainte à la Cour de La Haye et la France a dû refaire une zone, mais elle l'a faite beaucoup plus petite suivant le modèle antérieur des zones. Alors pour calmer les gens, on avait quarante francs par habitant pour indemnité. Un tiers était investi et puis l'autre, c'était le courant et ce jusqu'en 1953. Après, en 1973, il y a eu les fonds frontaliers qui sont finalement une grosse ressource. Pour la commune c'est peut-être la moitié de sa recette.
Autrement il n'y avait rien. On n'avait pas de taxe professionnelle, on était voisins de Vulbens qui recevait une énorme somme de Génissiat par le jeu des taxes professionnelles.
On était très pauvres dans tous les domaines. La mairie ne servait que pour les réunions du conseil et quelques fois cela se passait à l'école, celle de Bloux, soit celle de Raclaz, selon que le secrétaire de mairie qui était presque toujours un instituteur habitait là ou ailleurs. À la mairie, il n'y a pas eu d'électricité jusqu'en 1950, il n'y a pas eu d'eau jusqu'encore plus tard, c'est dire que… La mairie ne nous a pas servi beaucoup. Je me suis même posé la question de savoir comment on a conservé les archives, c'est pour cela qu'il a dû en manquer.

Et il y a une chose, c'est que j'ai pris la pioche et la pelle souvent avec les copains pour aller faire un travail de cantonnier. Cela se faisait d'une manière assez générale, chez nous. On embauchait des gens du pays pour faire des travaux. On contrôlait les heures, on leur payait les heures comme elles étaient. On n'avait pas le système de Sécurité sociale [?], qui est empoisonnant à suivre. Et puis, il coûte cher. Si bien qu'on faisait à peu près des travaux entre nous. On a distribué l'eau à Dingy, on l'a distribué à Bloux et puis à tel endroit, comme ça, avec la main-d'œuvre locale.
On faisait en sorte que la charge d'emprunt ne dépasse pas 30 %. Les subventions sont souvent englouties pour des besoins inutiles, elles gonflent la demande, estimait-il.

Les routes

Mis à part la reconstruction de Bloux, on a fait une route qui va à la Raclaz d'en haut. C'était un des gros morceaux de nos réalisations, et puis le goudronnage des routes, parce qu'il n'y avait rien. Tout ce qu'il y a maintenant de goudronné, cela a été fait vers les années 1960. On avait même commencé tôt, on avait fait Bloux-Jurens. C'est une des toutes premières communes qui avait mis du goudron, à l'époque cela n'existait pas. Je me souviens quand on a goudronné la nationale 206, sur Faramaz, on était gamins, on disait *« la route goudronnée »*, il n'y en avait pas d'autres, et puis cela s'est développé tout doucement. Alors l'entretien, il était déjà onéreux avant parce que l'on chargeait du gravier et puis l'année d'après il était parti dans les fossés.
On avait d'abord des prêts, pas trop chers, et puis des primes. Mais non, on a bien assumé à 60-70 %. Pendant qu'on fait cela, on ne fait pas autre chose. Et conclusion générale, moi je me dis, c'est plus facile de gérer une commune pauvre qu'une commune riche. Parce que tout simplement, on ne fait que les choses obligatoires, ce qui est urgent, le reste on laisse tomber. Tandis que quand on a des moyens, on va à droite, à gauche, on a des propositions pas nécessaires.

Le réseau d'eau

Jusqu'en 1945, le réseau d'eau était assez embryonnaire, il n'y avait assez peu de choses, et comme il n'y avait presque pas de réservoirs, on ne pouvait pas prendre l'eau… C'était interdit. Il n'y avait que les lieux publics qui en avaient.
Quand j'ai repris la mairie, il y avait un projet établi en 1938 ou 1939, ils avaient commencé les recherches d'eau et puis c'était resté en panne. Alors quand je suis arrivé, j'avais relancé l'architecte qui avait la chose et il m'a dit « *Ah moi je ne m'en occupe plus, je vous conseille d'aller voir untel* ». J'ai retrouvé un bonhomme de Saint-Julien avec lequel on a mené la question. On était en relation avec la Préfecture, avec le Conseiller général, la DDE, pardon. J'y connaissais pas mal de gens et il y avait un ingénieur là-bas. Et puis je me dis, ce type-là ce n'est pas un fonctionnaire, alors la preuve c'est qu'il a quitté la fonction puisqu'il s'est mis à son compte, maintenant il s'occupe d'eau, c'est un des promoteurs actuels de l'eau.
Encore une fois, on avait pris les gens du pays. On avait pris un certain… de Savigny qui avait une batteuse agricole et qui s'était lancé dans les travaux publics, il avait acheté une pelleteuse, et puis j'avais embauché les gens du pays, on avait le plombier de Valleiry, on avait mené cela tout seuls. Finalement cela nous avait coûté moins cher que si on avait passé avec les subventions.

Les vieux ouvriers agricoles

Trop âgés pour travailler, les anciens journaliers (ou mollardiers) n'avaient plus de revenus et se retrouvaient clochardisés, alcoolisés. Jean racontait comment Marcelin Guerraz, de Jurens, avait plusieurs « traîne-savates » chez lui. Ils n'étaient pas déclarés, ce qui déplaisait à l'administration. Jean dut aller à Annecy pour expliquer qu'ainsi ces hommes n'étaient pas à la charge de la société.
En 1952 ces travailleurs bénéficient d'une retraite.

Menace sur le Vuache

À la fin des années 1960, les villages se portent mal. Beaucoup de fermes disparaissent parce que non « rentables » et la forêt n'est plus exploitée. Beaucoup de maisons ferment et se dégradent. Dingy qui avait compté 517 habitants en 1857 tombe à 248 en 1968. Les Vrobinois sont passés de 818, en 1848 à 511, en 1968. Il en est ainsi dans toutes les communes du Vuache et de la Semine. La manne des frontaliers n'existe pas encore. Le 21 juillet 1967, Le Messager ne mâche pas ses mots : le Vuache vit *« un moment crucial de son histoire », il est temps de « prendre des options ».*
Les communes plantent des résineux avec leurs fonds propres, espérant des rentrées d'argent. Mais cette montagne n'est pas faite pour les sapins. Le département veut des chemins adaptés aux agriculteurs et des touristes. Or un accident était survenu au sommet de Vulbens. Un fils Benoit s'était tué avec son tracteur sur un chemin de dalles glissantes. Vulbens construisit trois chemins vers la montagne, rectilignes et goudronnés, Dingy en élargit un autre.
Puis un projet délirant apparaît. On imagine autour du Vuache une route forestière et touristique avec parkings, pistes pour chevaux, buvette, etc. On nous a suggéré qu'il fallait un projet de route avec goudron, bancs, jardin alpin (Dingy, 1970)… Ce genre de projet était à la mode, voire la route des Voirons en 1971. Une modernité magnifique, mais parfois écrasante.
Les municipalités approuvent à condition que l'État subventionne à 80 %. Les réunions se multiplient avec le département et le député Brocard. Le Conseil Général encourage les communes à se grouper, ce qui déplait à Jean, très (trop ?) attaché à l'indépendance communale. Nous ne sommes pas sans savoir que c'est le slogan du jour pour tenter de parvenir à la fusion des communes. Alors que d'autres pays avaient réduit le nombre de leurs communes, la loi de juillet 1971 encourage les associations et fusions. Un syndicat de communes se forme.
Les chasseurs s'opposent à ce qu'on touche aux chemins, craignant les perturbations des touristes. Des protecteurs de l'environnement comme Jacques Bordon et Marius Fillion protestent. L'ONF s'y oppose également. Et comme en 1972 le Conseil Général se montre avare en subventions, le projet de route forestière est abandonné.

Division au conseil

À la même époque, on veut faire une MJC à Vulbens. Jean Rosay est pour, mais son conseil ne suit pas. On lui reproche de choisir ses adjoints toujours dans les mêmes familles. On l'accuse de faire sa liste tout seul. Un opposant porte plainte pour procédure de vote non respectée. Jean reconnaissait qu'il aurait pu diversifier sa liste.

Les mentalités changent

Selon lui, les gens étaient moins « râleurs », moins individualistes. C'est la mentalité qui change. Avant, on traçait une colonne d'eau au milieu d'un champ, bon… on avait la permission, on remboursait les dégâts. Aujourd'hui, il faut une enquête, il y aura toujours des gens à la

manière… à la manière d'avocats pour contester, pour faire traîner, ça, c'est une plaie. Si bien qu'un maire aujourd'hui, il n'a pas les coudées franches.
Pourtant il y avait des tensions. Un jour que C… (qui buvait beaucoup) menaçait Auguste Gros avec son fusil Lebel, Jean enfourcha son vélomoteur, descendit à Raclaz, et au mépris du danger arracha l'arme des mains de l'alcoolique.
À la fin des années 1970, il fut question de construire une autoroute de Bourg à Saint-Julien. À Dingy, elle devait passer plus bas, puis le tracé fut déplacé. Chacun voulait vendre son terrain le plus cher possible. Jean participait aux réunions pour obtenir de bons prix, pour avoir un pont enjambant l'autoroute, etc. Mais il refusa l'offre de la société autoroutière qui proposait de financer un remembrement des terrains limitrophes.
Chaque fois qu'un administré avait besoin de quelque chose, il allait voir Jean. Son successeur aura le plus grand mal à expliquer que cette habitude ne peut durer.
En 1983, Jean approche des 64 ans et ne se représente pas. Il faut partir quand on s'aperçoit que les nouveautés ne nous intéressent plus. Il ne voulait pas imiter Albert Fol, né en 1892, qui avait mal fini son dernier mandat (1971-1977) à Savigny.

Autres activités

Jean fut longtemps président du Crédit Agricole de Valleiry et de Groupama Sud-Est. Il était trésorier des Maisons familiales rurales du département ; il aimait cet enseignement professionnel et regrettait la rigidité de l'Éducation nationale.
Vers 1963, quelques agriculteurs de Faramaz et de Dingy achetèrent une moissonneuse-batteuse d'occasion. Cet engin était encore peu répandu. C'est Jean qui tenait les comptes. Jusqu'alors les paysans se servaient de moissonneuses-lieuses puis engrangeaient le blé avec des fourches. Il fallait le ressortir lorsqu'arrivait l'entreprise de batteuse. C'était l'occasion de travailler en groupe, avec bonne humeur. Mais le travail était dur et il y avait de la poussière de céréales. On se disputait pour avoir la batteuse avant les autres

Un sage

Jean s'intéressait à tout. Pour lui, le canton de Saint-Julien devait être divisé. Il faut faire sur place tout ce qui peut l'être. Il trouvait absurde cette frontière qui coupe en deux le Genevois. Si on avait été Suisses, on aurait échappé à la guerre de 1914, disait-il.
Il gardait un morceau de carlingue venant d'un avion tombé sur le Mont-Blanc. Il avait affiché son arbre généalogique, rempli d'obscurs symboles.
Il écrivit son journal de guerre. Ses propos ont servi pour mes articles des Échos saléviens n° 1, 2 et 6. Il avait contribué à l'enquête de La Salévienne sur les noms de lieux et de cours d'eau. Son histoire de Dingy fut publiée. Il m'avait emmené à l'emplacement du camp d'internement de Savigny. En août 1999 avec La Salévienne il fit sa dernière sortie aux forts de la Maurienne. Il avait toujours un ou deux livres sur sa table.
Jean était une force de la nature. À 85 ans passés, il fauchait l'herbe en plein cagnard. Il fallut insister pour l'empêcher de grimper aux arbres fruitiers. Voyons, Jean, ce n'est plus de votre âge… Il répara la croix devant l'église de Dingy et conduisait toujours sa voiture à la grande frayeur de ses voisins.

Jean Rosay.

Heureusement qu'on n'est pas immortel, déclara-t-il une fois.
Au fond, il n'était pas fait pour être agriculteur. Le service militaire et l'armée lui firent rencontrer d'autres gens. Devenu maire, il partait en réunion, laissant ses frères sur l'exploitation. Il aurait mérité de poursuivre ses études, mais l'École de la IIIe République était inégalitaire.

Philippe Duret 16/02/2013.

LE SAVIEZ-VOUS ?

- Que Chaumont était considéré comme une « ville » au Moyen Âge avec 120 feux (environ) 600 habitants en 1380. De par sa population, elle rivalisait avec Cruseilles, Bonneville, Gex, Hermance, La Roche, Rumilly et Versoix. Alors qu' à Annecy il y avait 210 feux soit environ 1050 âmes en 1377, soit moins du double que la population de Chaumont[5].

- Que le 22 Juin 1940 : L' Armistice signée avec l'Allemagne partage la France en 2 zones : la Zone occupée et la Zone Libre. Celle que l'on appellera plus tard la ligne de démarcation sera opérationnelle au 25 juin 1940. Le pays de Gex est en Zone occupée ainsi que quelques communes (5 ou 6) de Haute-Savoie (Arcine, Chevrier, Clarafond, Éloise, Vulbens, Saint-Germain). En Haute-Savoie, la ligne part de la borne à la limite de Chancy et suit la Vosogne pour aller jusqu'à l'ex-route nationale 206. Franchissant cette dernière, elle bifurque vers l'ouest et rejoint le Rhône à 1500 mètres en amont du barrage de Génissiat[6] qui était en chantier à l'époque... Le 23 août 1941, la ligne de démarcation est repoussée au pont Carnot et au Rhône. Les communes du Vuache sont désormais en Zone libre… jusqu'à l'invasion de la Zone libre, par les Allemands le 11 novembre 1942.

La ligne de démarcation à Faramaz (Vulbens).
Collection Gay-Droubay.

[5] Vivre à Chaumont au Moyen Âge, par Matthieu de la Corbière, p. 64.
[6] Les réfugiés civils et la frontière genevoise durant la Seconde Guerre mondiale, AEG, 2000, p. 14.

À LIRE, VOIR ET ENTENDRE

Lectures de Savoie et alentours

Des exemplaires disponibles à La Salévienne, à 8,50 € hors port.

- *Le parler des Alpes du Nord :* Le Francoprovençal, par Dominique et Nicolas Abry. Collection « les Patrimoines » du Dauphiné. 2017, 50 p.

- *La maison de Savoie : une ambition millénaire,* par André Palluel-Guillard. 2019, 50 p.

Ces 2 livrets à très bon marché sont à offrir pour faire découvrir notre histoire…

« Annecy et son lac », par Julien Coppier aux éditions du Dauphiné et de Suaton : 24 €.
Julien Coppier nous invite à découvrir Annecy entre les années 1860 et 1930. Il nous montre comment la « Perle des Alpes » a su tirer profit de sa position privilégiée entre lac et montagnes et attirer de nouveaux habitants, mais aussi de nombreux touristes. En effet, le charme de ses canaux, la beauté de son lac en font un décor d'exception, qui ne cessa d'être valorisé au fil du XXe siècle.

Grâce à une sélection de photographies anciennes, la plupart inédites, nous assistons aux transformations de la ville, à ses aménagements. Accompagnés de commentaires historiques, ces clichés constituent un témoignage indispensable pour qui veut comprendre la ville aujourd'hui.

- À ne pas manquer à partir du 18 octobre, aux archives départementales de Haute-Savoie, l'exposition « Vivre en Savoie du Nord XVI-XVIIIe siècle. »

Ils vont sortir… À réserver…

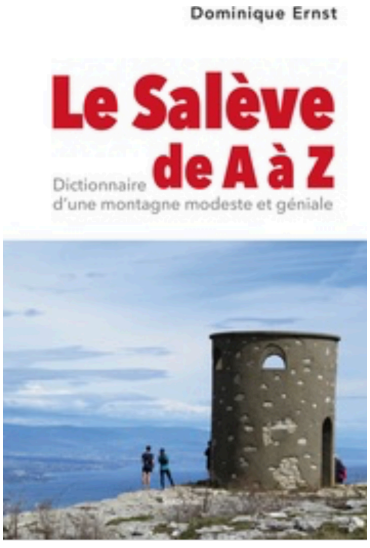
- « *Le Saléve de A à Z »,* par Dominique Ernst, éditions Slatkine. Un beau cadeau pour Noël à réserver auprès de La Salévienne.

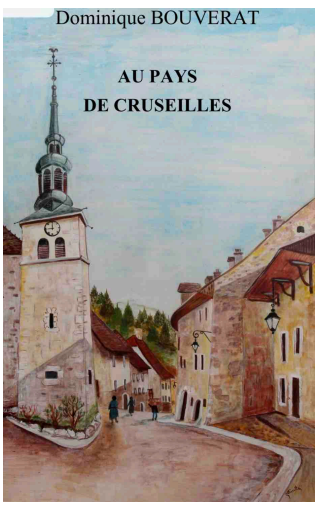
Prix de vente : 24,90 €+ port.

- *« Charles Félix, le roi sarde qui aimait la Savoie et le Comté de Nice »* par le président de l'Académie Florimontane, Jean-Henri Viallet. 384 p. 30 € jusqu'au 15 décembre. Contact : jean-henri.viallet@orange.fr

- *« Destin croisé en Chablais : La Baume, le Biot, La Forclaz, Seytroux, La Vernaz »*, par Davis Vulliez et Dominique Bouverat. Voir bulletin de souscription joint.

- *« Au pays de Cruseilles »*, par Dominique Bouverat. Voir bulletin de souscription joi
-





SOMMAIRE

LE MOT DU PRESIDENT 1

ACTUALITÉS 1

Assemblée générale 1
Zoom sur Dominique Bouverat, nouvel administrateur 2
Inauguration du parcours des graniteurs 3
Le nouveau site internet 4
Les panneaux de la CCG 4
Les Jeudis du patrimoine 5
Les ateliers de généalogie 5
La visite aux flambeaux de Villy 5

CARNET 6

BIBLIOTHEQUE 6

CARNET D'HISTOIRE 7

Alphonse Laverrière 7

Wilfred Bury, un Anglais de Monnetier-Mornex, poilu canadien 9

Une interview de Jean Rosaye de Dingy-en-Vuache par Philippe Duret en 2013 14

LE SAVIEZ-VOUS ? 18

À LIRE, VOIR ET ENTENDRE 19

Lecture de Savoie et alentours 19
Ils vont sortir… À réserver 19

LA SALÉVIENNE
4, ancienne route d'Annecy – 74160 SAINT-JULIEN-EN-GENEVOIS

Tél. : 04 85 46 29 10

contact@la-salevienne.org (présidence)
nadine.cusin@sfr.fr (administration)

N° ISSN : 2107-2930

RESPONSABLE DE PUBLICATION : Claude Mégevand.

MISE EN PAGE : Nathalie Debize.

RÉDACTION : Pierre Cusin, Nathalie Debize, Yves Domange, Gérard Lepère, Claude Mégevand, Dominique Miffon.

CORRECTION : Jean-Yves Bot, Jean-François Délias, Silvère Ladoué, Gérard Lepère, Danielle Roset, Claude Stoubenfolle.

Les articles sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.